

LE COUP DE FORCE JAPONAIS

EN INDOCHINE

LE 9 MARS 1945

Tel qu'il a été vécu par le Lieutenant SCHILLING Joseph
de la 5^{me} Compagnie du Régiment de Tirailleurs Cambodgiens (RTC)
en garnison à SIEMREAP au CAMBODGE.

L'aventure Indochinoise commença pour moi le 7 Juillet 1941
quand, avec une trentaine de camarades de la Promotion
"Amitié Franco-Britannique", je débarquai à SAIGON du Leconte
de Lisle, un paquebot des Messageries Maritimes, avec lequel
nous venions de faire le tour de l'Afrique.

J'avais choisi cette affectation pour fuir une situation
ambiguë en France et pour défendre éventuellement l'Indochine
contre les Japonais.

Malgré la perception très nette d'une action à venir contre
l'envahisseur, envisagée et encouragée d'ailleurs au plus
haut niveau par le Général HUNTZIGER venu par exemple
nous expliquer au 151. RI replié à LONS le SAUNIER qu'aussi
longtemps il y aurait un allemand en France, il fallait
chercher à le bouter dehors, fût-ce à coup de fourches, rien
n'était encore structuré. Envers les anglais le sentiment
d'amertume né après MERS EL KEBIR était encore vif et c'est
d'ailleurs pour cette raison que notre paquebot contourna
très largement le Cap de Bonne Espérance, jusqu'aux "Quarantièmes
Mugissants" malgré la très forte tempête qui éprouva les
superstructures du navire. Les anglais étaient en effet à la
recherche de tous les bateaux utilisables.

Avec leurs visées sur le TONKIN, les japonais, quant à eux,
étaient un adversaire non équivoque. C'est sans doute pour cette
raison qu'une forte proportion de camarades de notre promotion,
celle de 39/40, estimèrent de leur devoir d'aller défendre la ~~leur~~
patrie sur ses frontières lointaines. Ce ne fut pas sans
surprise et agacement que nous entendîmes quatre ans plus
tard LECLERC, venu nous voir à la caserne du 11^{me} RIC à
SAIGON, nous reprocher d'être ~~arrivés~~^{allés} en Indochine pour nous
"planquer" et d'avoir ensuite collaboré avec les japonais.

Les japonais n'avaient pas eu beaucoup de difficulté pour
occuper l'Indochine malgré une résistance héroïque des
troupes du TONKIN et quand nous sommes arrivés à PHNOM PENH,
ils y étaient déjà. Nos troupes se retiraient par ailleurs
de la frontière siamoise après l'armistice qui devait amputer
le Cambodge des provinces de BATTAMBANG et de SISOPHON.

Préoccupés par leur guerre de conquête vers la MALAISIE, la
BIRMANIE et les INDES, les japonais se contentaient de passer

à travers le Cambodge, d'utiliser ses aérodromes et ses ports fluviaux sans s'occuper de nous. Il nous arrivait même de faire l'exercice à proximité d'unités japonaises qui s'entraînaient de leur côté.

Courant 1944, il nous vint l'idée suggérée et soutenue depuis l'extérieur, en particulier par les Français Libres de CEYLAN, d'organiser un mouvement de résistance contre les japonais, d'être des FFI comme ils me le diront plus tard quand je serai leur prisonnier.

A SIEMREAP, au champ de tir du PRAH KHAN, nous eûmes l'occasion de nous familiariser avec les mitraillettes STEN et les grenades défensives anglaises parachutées. Ce genre d'entraînement n'a ~~peut~~ peut être pas été aussi discret partout et les japonais eurent vent assez vite de ce qui se tramait, témoin cette anecdote qui aurait eu pour théâtre le poste de guet aérien mixte de la poste de PHNOM PENH : Un soir où un LIBERATOR isolé s'approchait de la frontière cambodgienne, l'officier japonais renonça à déclencher l'alerte en déclarant : "C'est un avion qui vient vous parachuter du matériel". Il y eut paraît-il, aussi, des cigarettes anglaises fumées ostensiblement à HANOI et SAIGON ce qui ne pouvait qu'être suspect dans un pays coupé de tout depuis plus de trois ans.

Le Coup de Force du 9 Mars ⁴⁵ n'était ainsi qu'une mesure préventive ^{de la part des japonais} contre l'ouverture éventuelle d'un front intérieur. Ils ne voulaient pas être frappés dans le dos au moment où ils avaient besoin de toutes leurs forces, au moment où la menace américaine, en particulier, se faisait de plus en plus précise.

Notre préparation allait bon ^{train} ce 9 Mars 1945. Commandant les éléments de la 5^{me} Compagnie du Régiment de Tirailleurs Cambodgiens (RTC) installés à SIEMREAP, j'avais entrepris la construction d'un réduit de défense, à proximité du Camp et du Grand Hôtel. La Conservation d' ANGKOR m'avait donné l'autorisation de couper les arbres dont j'avais besoin. L'abattage de ces arbres devait malheureusement coûter la vie au tirailleur cham SAVANNAH.. De son côté, Monsieur DELAHAYE, administrateur civil, adjoint au gouverneur de la Province, devait assurer le financement lors des opérations grâce à l'argent disponible dans la caisse et c'est ce qu'il fit. Le Lieutenant DORY, de la Garde Indigène (CHEUNG KHMAU, les jambières noires, par oppositions à nos tirailleurs: CHEUNG KRAHAM aux jambières rouges.) et deux sous officiers étaient également dans le secret de l'action qui se préparait mais dont l'initiative allait nous échapper.

Pour une raison que j'ignore, les japonais n'ont rien entrepris ni à SIEMREAP ni à KOMPONG THOM au moment du déclenchement du Coup de Force, le 9 mars à 20 H sur le reste de toute l'Indochine

Le 10 Mars, à 7 H du matin j'eus la surprise d'entendre la speakerine de Radio SAIGON annoncer avec émotion les événements de la veille. Mon commandant de compagnie, le Capitaine ROBERT, à KOMPONG THOM, consulté par téléphone, n'était au courant de rien et il m'ordonna de prendre la brousse avec mes tirailleurs pour aller le rejoindre dans l'arrière pays, au Nord de KOMPONG THOM par la piste de PHUM PRAHAL, ANLONG THOM, un itinéraire que nous connaissions bien pour l'avoir souvent emprunté lors de nos sorties de plusieurs jours.

La mise sur pied du détachement se fit dans de bonnes conditions et elle ne fut guère dérangée par le passage d'un avion japonais à basse altitude qui se contentait de lancer des tracts pour nous inviter à nous rendre. Vers 15 H j'amenais le drapeau et j'annonçais à la poste de SIEMREAP que le camp militaire ne répondrait plus.

Le début de notre vie en brousse ressemblait aux séjours que nous avions l'habitude de faire périodiquement et ne posait pas de problème particulier sur le plan de l'organisation matérielle même si pour nous, les cadres français, nous nous rendions compte de l'incertitude du lendemain.

Après trois ou quatre jours de marche nous étions dans le secteur Nord de KOMPONG THOM où nous savions devoir trouver un officier français parachuté avec son poste radio. Le poste y était mais pas l'opérateur. ^{Cambodgien} Il s'était rendu à PHNOM PENH et s'y était fait prendre par les japonais. Nous n'avions pas non plus les quartz qui auraient pu nous permettre d'entrer en liaison avec d'éventuels correspondants aux Indes.

Une certaine lassitude se fit bientôt jour chez nos tirailleurs qui se rendaient compte que la partie engagée ne les intéressait pas directement. Nous décidâmes de les renvoyer dans leurs foyers après avoir neutralisé les armes en enterrant les culasses dans un endroit connu de nous seuls. La séparation se fit dans de bons termes et nous restâmes sept français pour affronter une aventure qui, dans notre esprit, devait nous conduire au-delà de la frontière siamoise vers des éléments alliés. Cette frontière était proche mais il s'agissait d'une délimitation artificielle acquise récemment après notre abandon d'une partie du Cambodge et, pour plus de sûreté, nous décidâmes de traverser le pays du Nord au Sud jusqu'au Golfe du Siam. En descendant vers le TONLE SAP nous nous rendions compte que les japonais étaient partis à notre recherche et nous observions leurs colonnes motorisées sur la piste montant de KOMPONG THOM. L'aviation d'observation les accompagnait. Les cambodgiens nous étaient encore favorables et nous nous en sommes rendu compte lors de la traversée de la route SIEMREAP KOMPONG THOM où nous nous étions escrimés à vouloir nous frayer un passage au coupe coupe pendant toute une matinée, pour déboucher sur un village où les habitants nous avaient repéré depuis longtemps et ils auraient eu tout loisir pour nous dénoncer aux japonais qui circulaient sans arrêt sur la route. C'est grâce à un pêcheur chinois que nous avons pu traverser le PETIT LAC. Après nous avoir offert le mets de choix réservé aux hôtes de marque; un plat de joues de poissons séchés, il nous accompagna sur sa barque, de nuit, jusqu'à l'autre rive.

Après le Lac nous eûmes tôt fait de traverser la plaine en

appréciant de pouvoir nous désaltérer avec le vin de palme tout frais et les noix de coco. La brousse inhospitalière qui nous attendait dans les Monts des CARDAMOMES ^{des brous} ~~cardamomes~~ auxquels nous nous dirigeons devait être notre alliée dans la dernière étape de notre périple. Mais les mentalités avaient changé rendant ainsi la complicité de la nature plus illusoire. Sans doute sous la pression de SIHANOUK, nous étions devenus des gèneurs à pourchasser. L'un des MEKHUMS (chef de village) nous avoua ingénument que le CHAUFAYSROK (chef de canton) lui avait demandé de nous arrêter mais, disait-il: "Vous êtes armés et moi pas.." Il nous fallut donc éviter les villages et progresser sans pause prolongée. Nous nous déplaçons sur la ligne de crête et plusieurs fois notre avant dernier bivouac avait été atteint par des unités japonaises remontant les vallées et renseignées sur notre présence. La marche dans la montagne était très éprouvante. Les semelles de nos souliers étaient trouées et nous préférons marcher pieds nus. Les sangsues s'agglutinaient par dizaines à nos chevilles et nos mollets. Le jus de tabac dont nous enduisions nos jambes et dont nous disposions suffisamment perdait cependant très vite son efficacité ~~lavé~~ qu'il était par les pluies de la mousson qui nous trempait à longueur de journées. Nous en étions réduits à profiter des seules pauses dans les ruisseaux pour arracher les sangsues. Pour notre subsistance, nous ~~avons~~ ^{disposions} une réserve individuelle de riz et ^{de} la marmite en cuivre indispensable. Sur nos sacs nous avions mis à boucaner des lanières de viande. J'avais en effet réussi à abattre un boeuf sauvage, ce qui n'était pas un exploit en soi car le bétail sauvage se méfiait davantage des tigres et des panthères noires que des hommes. Il nous est arrivé de ne rencontrer aucun village pendant huit jours de marche. A chaque étape quotidienne d'environ Vingt cinq kilomètres de marche, nous trouvions une SALA, construction sur pilotis érigée ~~marxpilatix~~ à l'intention des voyageurs dans ces contrées inhospitalières. Il s'agissait là d'une véritable institution de solidarité dont l'origine remonte à JAYAVARMAN VII, ce grand monarque ^{du 12^{ème} s.}. Le CHUM dont nous ~~avons~~ rempli nos bidons (CHUM: alcool de riz) était un remède contre les coups de froid et un antidote contre tous les microbes que nous pouvions avaler. Notre provision de sucre de palme emporté depuis la plaine nous servait à améliorer la tisane de cardamomes trouvées sur place. Pour subvenir à nos besoins en azote nous avons eu la chance de rencontrer un jour un chinois porteur d'une jarre de PRAHOK (poisson fermenté) Par la suite et en temps normal je n'ai pas réussi à avaler ce condiment que nous mangions alors par cuillerées. Dans un village et pour les mêmes raisons nous avons assaisonné nos plats avec un jus à base d'acide formique où surnageaient encore les fourmis rouges.

Grâce à une rencontre providentielle, nous pûmes passer du versant donnant sur la plaine ^{vers} le versant maritime des CARDAMOMES et échapper ainsi plus facilement à la poursuite japonaise. Parmi un groupe de Cambodgiens que nous avons croisé un jour sur la piste, l'un d'eux me dévisagea et me reconnut. Il m'avait accompagné comme cornac avec son éléphant en 1941 ^{sur} vers le sommet le plus élevé des CARDAMOMES à la recherche d'un emplacement de poste de guet aérien pour la protection éloignée de PHNOM PENH. Il s'offrit à nous guider par un sentier de contrebandiers vers le haut d'une vallée ouvrant sur le Golfe du Siam.

La brousse était toujours aussi peu peuplée. Nous pûmes tout de même nous reposer quelques jours dans un village perdu où nous avons failli nous faire lyncher parceque nous avions demandé d'acheter un bufflon et nous nous sommes aperçu à temps, qu'à l'image de l'Inde, le boeuf était ici sacré contrairement à ce qui se passait dans le reste du Cambodge. C'est tout de même dans ce village isolé que nous devions apprendre la fin de la guerre en Europe. C'était pour nous une démonstration de l'efficacité du "téléphone arabe" dans cette partie du monde également. Dans notre descente vers la mer nous eûmes à traverser de façon acrobatique une assez large rivière en crue mais nous avions l'espoir de toucher au but. A l'aide d'une barque que nous avions dû "emprunter", nous nous sommes laissés glisser jusqu'au poste de gardes indigènes de KOH PO que l'un de nos compagnons avait ^{eu nous le faire} commandé et qui commandait l'entrée ^{de} ~~sur~~ le bras de mer débouchant sur l'îlot CÔNE (KOH KONG). Nous espérions arriver en pays de connaissance et ^{être} bien reçus pour pouvoir passer la frontière siamoise sans encombre. L'accueil fut glacial et nous comprîmes très vite que le vent avait tourné. Sans demander notre reste nous sommes revenus vers notre barque pour rebrousser chemin. Les choses se gâtèrent cependant et les gardes se mirent à tirer sur nous. Couché dans la barque je ripostais pendant que mon camarade s'efforçait de ramer debout. Nous finîmes par accoster dans une petite île en face du poste. Les gardes nous poursuivirent et s'emparèrent de notre embarcation. Excellent nageur, Mr DELAHAYE traversa le bras de mer sur plusieurs centaines de mètres pour aller, de nuit, récupérer une autre barque et ^{nous faire} rentrer ainsi au camp de base, attaqué lui aussi. Il nous fallut quarante huit heures pour nous retrouver tous. Le dernier camarade à nous rejoindre avait été réduit à se nourrir de coeurs de palmiers nains. Au cours de ce voyage dramatique sur le STUNG RUSEY CHRUM j'ai remarqué sur les rochers qui tombaient à pic dans la rivière des sculptures ressemblant à celles du BAYON à ANGKOR THOM et qui sont peut être oubliées par les archéologues.

Il n'était plus question de franchir la frontière siamoise. L'hostilité des cambodgiens était venue se joindre à l'hostilité de la nature pour nous dissuader d'entreprendre cette démarche hasardeuse et nous ignorions en fait l'état d'esprit des siamois à l'égard de la cause alliée. Comme par ailleurs nos provisions s'épuisaient, nous décidâmes de revenir sur nos pas et de prendre la direction de PURSAT;

Près de PRAHAL, un village situé non loin de LEACH nous avons établi notre bivouac à la fois pour aller au ravitaillement et pour essayer de savoir ce qu'étaient devenus le Lieutenant LAVIE et ses compagnons du poste de LEACH. Mais c'est là que notre

du 4 juin 45

aventure tourna court. Dès l'aube, le lendemain du jour de nos achats au village, le Chinois qui nous avait vendu sa marchandise vint me réveiller pour me dire que nous étions encerclés par les japonais postés dans la brousse. Après nous être consultés rapidement, nous avons décidé de nous rendre. Après nous avoir désarmés, les japonais nous emmenèrent en charrettes à boeufs jusqu'à la gare la plus proche pour nous diriger sur PHNOM PENH. A SDOCH ACH ROMEAS, lors d'un arrêt du train, j'ai eu le plaisir de retrouver les familles d'anciens tirailleurs que j'avais connues au cours de mon long séjour au camp en compagnie du Capitaine THOMAS. Les japonais ne s'opposèrent pas à ces retrouvailles. empreintes d'amitié.

Internés à PHNOM PENH, nous fûmes interrogés sans brusquerie. L'armée japonaise semble avoir craint que nous soyons en liaison radio avec des sous-marins anglo-américains croisant dans le Golfe du Siam. Comme ils furent assez vite convaincu du contraire, ils n'insistèrent pas et notre vie fut celle des soldats dans leur casernement près du MEKHONG jusqu'à notre départ, en bateau, par le fleuve, vers le LAOS. Malgré notre semi-liberté pendant le trajet ~~ici~~ nous ~~étions~~ cependant enfermés dans la prison de KRATIE pour l'escorte nocturne. Le CHAUFAYKHET (chef de province) que j'avais connu à SIEMREAP et que j'ai eu l'imprudence de vouloir aller saluer aurait été maltraité à cause de ces marques de sympathie.

Après avoir contourné, à pied, ~~les~~ chutes de KHONE, nous sommes arrivés à PAKSE où nous allions rester quelque temps avant notre internement au camp de PAKSON, ~~sur~~ ^à sur le plateau et camouflé dans la forêt. Nous avions d'ailleurs de fréquentes frictions ~~avec~~ avec les autorités du camp à cause du camouflage auquel ~~elles~~ accordaient une importance qui nous semblait exagérée. Les prisonniers français étaient employés à la construction d'un pont qui n'avait cependant ni la taille ni ^{l'importance} l'importance stratégique du pont sur la rivière Kwai. Les officiers n'étaient pas astreints au travail. Au moment de notre arrivée, les conditions de détention n'étaient plus aussi strictes qu'elles semblent avoir été au début. Un des lieutenants japonais, amputé d'une main, s'occupait avec nous de menues corvées au camp. Il nous raconta même comment, dans une des îles du Pacifique il avait été contraint à pratiquer l'anthropophagie pour survivre. L'interprète SUSUKI était attentif à mes conversations avec les légionnaires; il comprenait l'allemand et ne voulait pas le faire voir. Je me souviens aussi de l'air soucieux de la sentinelle vers la mi-août. Il venait d'apprendre que HIROSHIMA, où vivaient ses parents, ~~venait~~ ^{avait} de subir un fort bombardement.

Les japonais étaient coupés de la mère patrie depuis un certain nombre de mois et ils vivaient en économie fermée. Notre alimentation et les soins qu'ils pouvaient nous prodiguer s'en ressentait. Ils nous réservaient le riz de qualité moindre et gardaient pour leurs makades les réserves de quinine et d'émétine. Le Docteur JEZEQUEL de PHNOM PENH que nous avons eu le plaisir de retrouver au camp, s'efforçait de soigner le paludisme avec de la décoction d'écorce de quinquina d'une plantation voisine et pour la dysenterie il ne disposait que de feuilles de goyaviers pour en faire de la tisane. Quelques prisonniers à l'organisme affaibli furent victimes de la pénurie de médicaments.

Notre captivité ne devait prendre fin qu'en Septembre 1945. De geôliers, les japonais s'étaient mués en gardiens depuis qu'ils avaient signé l'armistice. L'interrègne ~~avait~~ de Mars à Septembre 1945 avait été fatal à l'Indochine. Pendant toute la guerre l'administration française, pourtant isolée à ce bout du monde, avait réussi à maintenir le calme dans le pays malgré quelques soubresauts nationalistes. La déstabilisation engendra l'anarchie exploitée tant par les mouvements anti-français que anti-japonais. L'insécurité régnait partout et, tout seuls, les prisonniers français n'auraient pas pu faire face à la rébellion naissante. Ramenés à SAIGON, nous fûmes enfermés à la caserne du 11me RIC mais les japonais nous confièrent la mitrailleuse du blockhaus de l'entrée. Les premiers coups de feu éclataient déjà dans les rues de SAIGON et la Cité HERAULT fut le théâtre des premiers massacres: celui de plus de cent français désarmés, hommes, femmes et enfants. Avec les GURKHAS venus recevoir la reddition des japonais, nous fîmes des patrouilles de sécurité. Le Corps Léger d'Intervention français arriva ensuite n'eut plus besoin de nos services. C'était l'heure de l'éputation. Nous étions pourtant disponibles et c'est ainsi que je me suis joint au Commando CONUS tout en m'étonnant du caractère insolite de ce recrutement individuel. Il s'agissait sans doute d'une innovation dans les moeurs de la nouvelle armée qui nous arrivait auréolée de gloire. J'ai ainsi participé aux opérations de commando en tête de la colonne LECLERC pour la reconquête de TAY NINH.

Comme LECLERC avait renvoyé au Cambodge le Colonel LACOMME, son camarade de Promotion, celui-ci s'empressa de récupérer ses anciens cadres.

Deux ans après nous étions toujours sur place malgré notre impatience légitime d'aller nous refaire une santé en France et de retrouver nos familles perdues de vue depuis six ans. Il était évident que l'expérience acquise sur le terrain, la connaissance des gens, de leur langue et du pays jouaient un rôle certain et apprécié dans la conduite du conflit.

Ce conflit avait pris la relève de nos démêlés avec les japonais.

L'importance du Coup de Force nippon se mesure peut être plus aux suites désastreuses pour l'Indochine de la déstabilisation qu'il entraîna qu'aux effets, dramatiques dans certains cas, sur les garnisons françaises sur place le 9 Mars 1945.

BESANCON le 7 Juillet 1982

Joseph SCHILLING

Schilling